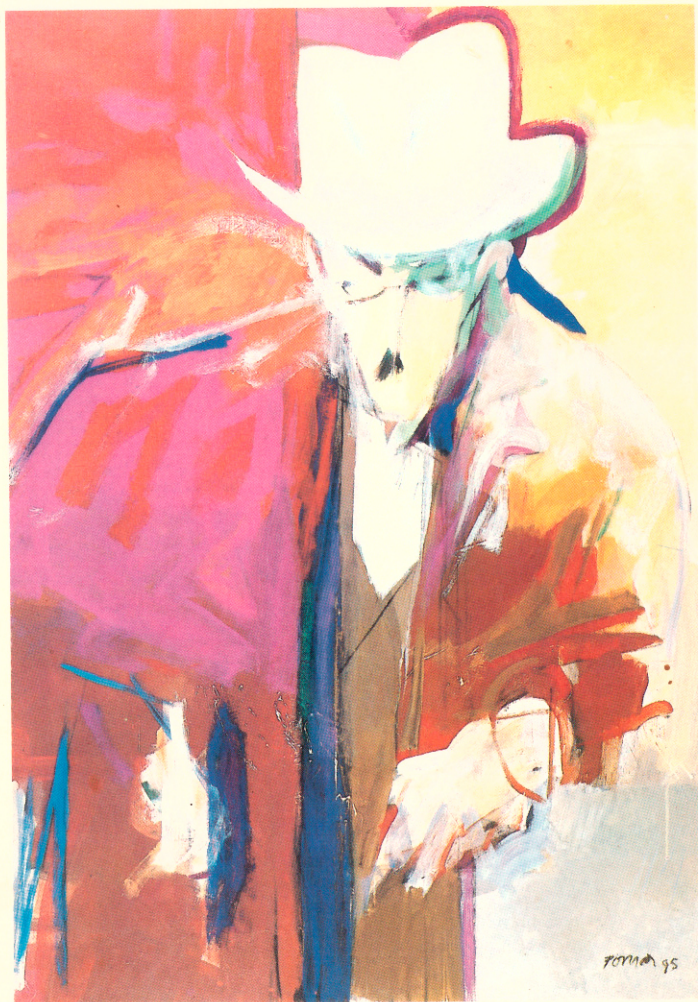




# FERNANDO PESSOA

## POETE PLURIEL



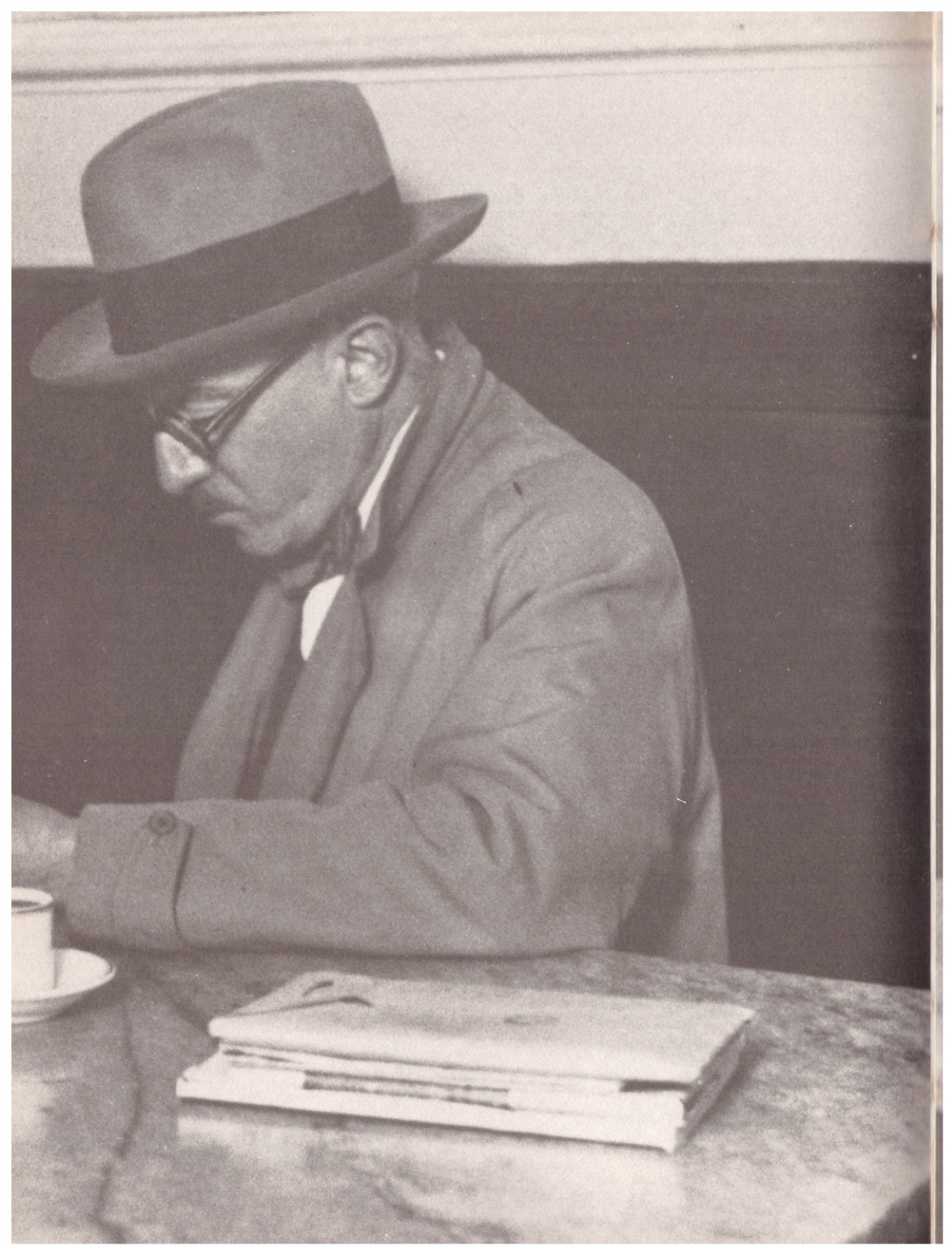
**LES CAHIERS**

BPI  Centre Georges Pompidou  La Différence

# LECTURES

FERNANDO PESSOA ET COSTA BROCHADO  
CHEZ MARTINHO DA ARCADA. ▶











# Positivement personne

PAR RENAUD CAMUS ET DENIS DUPARC

*Dites à Fernando Pessoa  
de ne pas avoir raison.*

ALVARO DE CAMPOS  
(lettre à José Pacheco)

*Pour Armand Guibert,  
en hommage respectueux et  
reconnaissant.*

Prétendre qu'il y eut d'abord le nom, non. Ce qui fut premier, dans notre amour pour Pessoa (mais quand ? nous ne le savons plus), ce qui suscita d'emblée notre curiosité, notre intérêt, notre sympathie, ce fut, très banalement, la révélation, éclatante, de cette dramaturgie biographique, ou faut-il dire ontologique, dont il est le créateur.

Les faits sont connus. L'une des meilleures relations que nous en sachions est offerte par le rabat de couverture de l'admirable édition italienne de l'œuvre, *Una Sola Moltitudine* : « Il faut imaginer un pays (le Portugal) qui vit pendant vingt ans (de 1914 à 1935) un âge d'or de la littérature : poètes, essayistes, prosateurs, aux personnalités impossibles à confondre et quelquefois contradictoires, tous cependant de la plus haute qualité, y sont à l'ouvrage en même temps, se rencontrent, s'opposent. Un expérimentateur violent et débordant, animateur de diverses avant-gardes, comme Alvaro de Campos, un nihiliste désolé comme Bernardo Soares, un poète métaphysique et hermétique comme Fernando Pessoa, un néo-classique comme Ricardo Reis et, derrière eux tous, un maître précocement disparu : Alberto Caeiro. Eh bien : tous ces auteurs, toutes ces œuvres, tous ces destins furent « une seule multitude » parce qu'ils sont nés tous

de l'invention éclatée et proliférante d'une seule personne, l'anagraphique Fernando Pessoa, obscur employé d'une société commerciale de Lisbonne, où il avait pour fonction d'écrire des lettres en anglais. Encore ceux que nous venons de citer sont-ils seulement les plus importants parmi les écrivains « inventés » par Pessoa : jusqu'à présent ses manuscrits ont révélé des traces et des fragments de vingt-quatre auteurs. »

Donc, d'abord, sans conteste, et toujours depuis lors, la fascination de cette opération inouïe. Et, aussitôt après, le Portugal. Nous n'y avions l'un ni l'autre, à l'époque de notre « découverte » de Pessoa, jamais mis les pieds. Mais nous aimions ce pays de confiance : latin à la fois et atlantique ; essentiel ensemble que marginal ; dignement nostalgique, sans forfanterie, d'une époque somme toute assez courte, éblouissante, où il fut l'une des plus grandes puissances de l'Europe et, selon l'expression de Camoës, « donnait un monde au monde ». Le Portugal, c'est la métaphore parfaite de l'Europe. L'Europe est un Portugal généralisé. Le continent entier se rend compte, aujourd'hui, qu'il est un bout de péninsule, hanté par la *saudade* de jours lointains, où la vie était mieux la vie.

Les rives du Tage, depuis le temps des



Grandes Découvertes, ont fait pour nous presque silence. Une sorte d'effacement les affecte. D'elles nous parviennent seulement, de siècles en siècles, quelques beaux éclats, des volutes d'un art baroque non-pareil aux précises clartés des romans d'Eça de Queirós, très admirés par Larbaud. Et soudain une étoile et même une constellation dont la lumière met presque un demi-siècle à nous arriver dans toute son intensité, Pessoa.

Nous n'avions toujours rien lu de lui lorsque l'attrait que déjà il exerçait sur nous fut multiplié en faisceau par l'appréhension de ce premier chef-d'œuvre, involontaire et le plus pur, son nom. Certains noms nous éloignent (Camus), d'autres nous attirent (Virgile, Lacan, Eco) ; mais jamais nous n'aurions osé espérer *Pessoa*. Nous pratiquions assidûment Jean Ricardou, en nous retentissait sans cesse, comme définition de « l'auteur », le fameux « positivement personne » valéryen. Et voici qu'il était bruit d'un écrivain qui était une foule à lui tout seul, et dont le nom, nous l'apprenions, signifiait très exactement, dans sa langue, au seul sens positif, *personne*. Dès lors pouvaient converger là toutes les intuitions et toutes les convictions, et se précipiter vers ce signe impeccable, pour investir son vide parfait, toutes les légendes et toutes les figures. *Persona* en latin veut dire *masque*. Le jeu des hétéronymes trouve là son emblème, l'éclatement son symbole, la béance d'écrire sa mesure. Mais *personne*, en grec, c'est *outis*, *Personne* c'est *Outis*, c'est le négatif qui se fait passer pour positif, c'est Ulysse dans la caverne de Polyphème, le cyclope multi-parleur, cet autre bien-nommé : c'est le jeu de mots qui sauve la vie, c'est le faux nom qui crève l'œil, c'est l'identité d'emprunt qui fonde une littérature. Un des tout premiers poèmes de *Message* est placé sous l'invocation d'Ulysse, mythique fondateur de Lisbonne. Roman Jakobson, grand admirateur de Pessoa, comme on sait, a consacré

à ce texte une analyse extraordinairement pénétrante, et par exemple au passage du masculin vers le féminin, dans ces vers dont nous ne citerons que le premier : *Le mythe est ce tout qui n'est rien*.

Avant de quitter l'inépuisable et enchantresse question du nom, nous rappellerons que Pessoa, comme Mondrian et presque en même temps, a procédé sur le sien à une petite coupure, toute symbolique : « Je vais faire dans ma vie une grande altération : je vais supprimer l'accent circonflexe de mon nom. Etant donné que je vais publier certaines choses en anglais, je trouve préférable de me débarrasser de l'inutile <sup>^</sup>, qui me fait du tort sur le plan cosmopolite », écrit-il gravement dans une lettre. Et nous noterons aussi, puisque nous en sommes aux lettres, aux caractères et aux signes, que sa première initiative, en fait de carrière, avait été d'ouvrir, à dix-neuf ans, un atelier de typographie. Elle fut désastreuse et il n'en prendra pas d'autres, se contentant d'être toute sa vie « correspondant étranger » pour diverses sociétés d'import-export. Le grand navigateur de la connaissance vivra son odyssée parmi les *connaissements*.

« Les poètes n'ont pas de biographie. » C'est sur cette phrase qu'Octavio Paz ouvrait il y a vingt-cinq ans son beau texte sur Pessoa. Et nous savons bien quels absurdes excès de la critique post-lansonienne avait rendu nécessaire cette opinion. Seulement, subversive en son temps, elle est devenue, comme il arrive, tyrannique. Au point qu'on se demande si son absolue banalisation, puritain prétexte à tant d'ignorances, ne risque pas d'être fatal, à la longue, aux poètes d'abord, puis à la poésie même : laquelle a toujours vécu de mythes ; à commencer par celui d'Orphée, dont les quelques fragments qui nous restent, peut-être, font bien moins pour sa gloire, et recèlent infiniment moins de poésie vraie, que son retournement mortel ou que sa mise en pièces. La vie des poètes n'a certes aucune vérité à révéler, ou à



fixer, sur leur œuvre. Bien au contraire, et bien mieux : dès lors qu'on ne prétend pas lui attribuer le moindre absurde dernier mot, elle contribue à faire trembler la vérité des textes, à la feuilleter, à l'enrichir et, osons le dire, à la fausser. Or rien n'est plus conforme au génie de la poésie que cette vérité qui dépasse de la vérité, que ces sens et contresens qui transcendent le sens, que ces images entre les lettres et ces musiques entre les mots.

Et nul poète n'a davantage une biographie, une écriture de la vie, une vie *écrite*, que Pessoa et que ses créatures, puisque cette minutieuse et proliférante création biographique, où il figure lui-même, elle est son acte poétique fondateur et le plus riche, peut-être, et le théâtre de l'une des plus prodigieuses mises en scène de l'esprit : celle où la vérité, pour le coup, va *éclater*.

Nous admirions donc profondément Fernando Pessoa, répétons-le, sans avoir lu une ligne de lui. Le lire, pour des Français comprenant mal le portugais, n'est d'ailleurs pas chose facile, malgré les méritoires efforts du grand intercesseur, Armand Guibert. Profitons de l'occasion pour protester une fois de plus, contre la rareté des traductions, certes, mais aussi, c'est presque aussi grave, contre les traductions publiées seules, sans le texte original, d'autant plus absurdes s'agissant de langues sœurs comme le portugais, l'espagnol ou l'italien, dont nous pouvons facilement reconstituer les enchaînements et retrouver la saveur pour peu que nous soit offert le sens en regard ; tandis que le sens seul, la traduction, même excellente, c'est à peu près la reproduction en vignette et en noir et blanc, voire au trait, dans un vieux dictionnaire, des *Noces de Cana*. Nous voulons des éditions bilingues !

Nous avons eu, grâce à Armand Guibert, celle des poésies d'Alvaro de Campos, dans la superbe collection noire de la N.R.F. Oserons-nous avouer que nous fûmes, à l'occasion, un peu déçus ? Oh, un

grand poète, un très grand poète, oui. Beaucoup de souffle, et même beaucoup de vent dans les voiles, de la houle, des vagues, « de grands départs inassouvis », comme dans *L'Ode maritime*, publiée à part. De grands bonheurs d'expression, une forte séduction intellectuelle, autour du thème de l'éclatement, le plus souvent, et toujours de l'éternel *nada* ibérique : *Eu, que tantas vezes me sinto tão real como uma metáfora* (moi, qui si souvent me sens aussi réel qu'une métaphore...). Mais, était-ce la résistance que nous opposait la langue portugaise (que pourtant nous aimions sans la connaître, elle aussi), nous n'atteignons qu'assez rarement le corps sensible de la poésie, la pure jouissance aux mots qui nous épousent : *Uma sombra num chão irreal, um sonho num transe* (Une ombre sur un sol irréel, un songe épouvanté) ou bien ceci, qui nous faisait étrangement penser à Watteau : *Quero ir para a morte como para uma festa ao crepúsculo* (Je veux aller à la mort comme à une fête au crépuscule). Alvaro de Campos, ailleurs, entre l'emphase fréquente de ses exaltations mécanistes et sa neurasthénie volontiers complaisante, nous a irrités, l'un et l'autre, plus d'une fois. Nous ne sommes pas toujours du même avis, loin de là, mais nous étions d'accord pour n'aimer guère, parmi les textes en prose que l'on peut lire dans *Le Retour des Dieux* (Champ Libre, 1973), l'*Ultimatum* de 1917 et ses érucations : « *Dehors, toi, Maurice Barrès, féministe de l'Action, Chateaubriand des murs nus, entremetteur de plateau de la patrie d'affiche, moisissure de la Lorraine, etc., etc.* ». Nous nous souvenions alors que s'entendait là la voix d'un très jeune homme. Et d'ailleurs nous trouvions dans d'autres pages du même recueil, et même du même texte, de magnifiques illuminations, qui secouaient avec profit nos convictions, si elles n'emportaient pas forcément notre adhésion. Nous n'approuvions pas toujours Alvaro de Campos,



mais lui-même se désapprouvait volontiers, se contredisait, se reniait. Nous allions le voir en pleine polémique avec Pessoa lui-même, qui à son tour ne se générait pas pour exposer, par exemple, le peu de sympathie que lui inspirait, comme à nous, le huitième poème du *Gardeur de Troupeaux*, de son maître vénéré Alberto Caeiro.

On a beaucoup parlé, et fort justement, du futurisme à propos de Pessoa, et plus encore de Campos. Sá-Carneiro recevant à Paris, en 1914, *L'Ode triomphale*, exprime ainsi son admiration à Pessoa : « ... à partir de maintenant Marinetti est un grand homme ». On a un peu moins évoqué le cubisme, ce qui nous semblerait pourtant tout aussi pertinent, sinon plus.

Si Pessoa est quatre personnes à lui tout seul, Mário de Sá-Carneiro et lui, en revanche, ne font qu'un : « Comme nous étions un seul, parlant ! Nous/Etions comme un dialogue dans une seule âme. » Or l'auteur de *Dispersion*, de Paris où il va se suicider en 1916, tient son ami Fernando très au fait de l'actualité artistique française. Il lui écrit en 1912 : « Parmi les artistes d'aujourd'hui, à part Parreira, il [Santa-Rita Pintor] n'a de vénération que pour un littérateur cubiste, Max Jacob, que personne ne connaît et qui n'a publié que deux livres tirés à cent exemplaires. Le premier à ne pas avoir lu ces livres, c'est lui... d'ailleurs, chaque volume coûte soixante-cinq F. Mais il est génial !... parce qu'il est cubiste : ... ». Et en 1913 : « Je vous confesse pourtant, mon cher Pessoa, que *sans être fou* je crois au cubisme. Je veux dire : je crois au cubisme, mais non aux tableaux cubistes exécutés jusqu'à présent (...). Pour résumer : je crois aux intentions des cubistes ; je les considère seulement comme des artistes qui n'ont pas réalisé ce qu'ils se proposent de faire. »

En 1916, c'est Pessoa lui-même qui explique à un éditeur anglais : « Quant aux influences que nous avons reçues du mouvement moderne qui comprend le

cubisme et le futurisme, elles sont dues plus aux suggestions subies qu'à la substance de leurs œuvres à proprement parler.

« Nous avons intellectualisé leurs procédés. La décomposition du modèle qu'ils accomplissent (nous avons été influencés non par leur littérature — si tant est qu'ils ont quelque chose qui ressemble à de la littérature — mais par leurs tableaux) nous l'avons située, nous, dans ce que nous estimons être la sphère propre de cette décomposition — *non pas les choses, mais nos sensations des choses.* »

On peut lire aussi, dans *Du Sensationnisme à l'Intersectionnisme* : « Le sensationnisme, conscient de cette réalité authentique, prétend réaliser dans l'art la décomposition de la réalité dans ses éléments géométriques psychiques. » Et il est question plus loin, dans le même texte, de « chaque sensation cubique », avec grands détails sur chacun des six côtés du cube, « regardés du point de vue sensationniste ».

Aussi bien, ne voulons-nous pas parler ici d'*influences*. Les chercher dépasserait nos moyens d'investigation, les établir serait inférieur à nos ambitions. Non : ce qu'il nous semble, abstraction faite, même, de la coïncidence chronologique, c'est que Pessoa pourrait bien être l'artiste cubiste par excellence, dans le domaine de la littérature, dans le domaine de la pensée et, allons toujours plus loin, dans le domaine de la personne même. Il est l'homme cubiste. Il est le seul à pousser les intuitions cubistes jusqu'à leurs conséquences absolument ultimes. C'est à l'être même, et à la vérité, ensemble, qu'il fait subir, à l'aube du vingtième siècle, un ébranlement sans précédent, une décomposition radicale. Non seulement il est à lui seul plusieurs poètes et plusieurs penseurs, qui s'opposent entre eux violemment, mais chacun de ces écrivains, même Alberto Caeiro, apparemment le plus cohérent, se laisse surprendre, souvent d'une page à



l'autre, voire d'une ligne à l'autre, en flagrant délit d'auto-contradiction.

*Personne* est le seul être qui pousse la tolérance jusqu'à installer l'autre au cœur même du moi. Il est le seul écrivain qui refuse absolument de réduire en lui-même la voie de l'altérité, y compris de l'altérité qu'on pourrait croire la plus absolue chez un génie, celle de la bêtise. Il résout le problème obsessionnel de Flaubert, dont *Bouvard et Pécuchet* esquissait, il est vrai, une solution ambiguë à souhait : que faire de sa propre bêtise ? La faire servir au triomphe de son génie, pour qu'elle lui donne du corps. De cette œuvre assez peu sensuelle, il faut le reconnaître, trop pleine d'idées même quand elle les récuse (Caeiro), on aurait pu craindre qu'elle ne « rate le corps ». Exemple entre cent, l'homosexualité, souvent sous-jacente, sans être jamais caricaturale est partout conventionnelle : farouchement masochiste chez Campos, pédérastique dans *Antinous*, elle ne se débarrasse jamais du fastidieux cliché de la femme intérieure : « Les bras de tous les athlètes m'ont étreint *subitement féminin*. » (etc.) Mais l'erreur, la naïveté, la jeunesse ou la neurasthénie sont là pour rétablir la réalité sensible. Nulle œuvre plus impure : elle abonde en scories, en emballements gamins, en théories fumeuses, en aberrations politiques (il faudra s'interroger un jour sur le rôle étrange de l'aberration politique chez certains des plus grands poètes du vingtième siècle, à commencer bien sûr par Pound et à continuer par exemple par Eliot, ultramonarchiste et hyper *high-church*...). Toute la littérature qu'organise Pessoa s'inscrit ainsi dans une tradition que d'ailleurs elle dépasse, mais qui est discrètement centrale, peut-être, à tout l'art moderne depuis *Bouvard*, justement : là où les sens se fracturent, et où la vérité miroite en prismes. Les œuvres de ce courant se reconnaissent difficilement à ceci, que l'on est jamais tout à fait assuré du degré de sérieux de leur auteur, ni, au

mieux, si l'on nous pardonne l'expression, de l'adéquation du locuteur à son message. Nous pensons à Roussel et à Duchamp, nous pensons aux déclarations de Dali, nous pensons à Warhol et à Gilbert & George. Et nous sommes tentés de déplorer fort, dans cette perspective où l'ambiguïté maintenue (quelquefois héroïquement) est la valeur suprême, la fameuse lettre de Pessoa à Adolfo Casais Monteiro où il *explique*, dans la dernière année de sa vie, ce qu'il en est des hétéronymes et de leur naissance.

Reste évidemment la poésie même, dont nous a distrait longtemps, trop longtemps, la fascinante dramaturgie de l'intellect et de l'individu mise sur pieds par les hypostases pessoanes. Il fallait bien sûr à la majesté de l'ensemble qu'elle fût par endroits magistrale : elle l'est. Nous avons confessé déjà que la barrière de la langue nous rendait son accès difficile. Nous confesserons encore une certaine préférence, en fait de vers, pour le Pessoa orthonyme, comme si le démiurge, délibérément ou non, avait gardé pour lui-même le meilleur de lui-même. Bien des choses nous restent à découvrir, et davantage encore à aimer, au sens pleinement poétique du terme. Mais depuis longtemps nous habitons avec bonheur ceci, par exemple :

*Toma-me, ó noite eterna, nos teus braços*

*E chama-me teu filho.*

*Eu sou um rei*

*Que voluntariamente abandonei*

*O meu trono de sonhos e cansaços.*

(...)

*Despi a realeza, corpo e alma,*

*E regressei à noite antiga e calma*

*Como a paisagem ao morrer do dia.*

(Prends-moi, ô Nuit éternelle, entre tes bras  
et donne-moi le nom de fils. Je suis un roi  
qui a de son plein gré abandonné



son trône de songes et de lassitudes.  
(...)  
J'ai dépouillé, corps et âme, la  
royauté  
et j'ai rejoint la nuit antique et calme

ainsi que le paysage lorsque meurt le  
jour.)

*ao morrer do dia, ao morrer do dia...*

Ou bien, en répons, le poème superbe qui commence ainsi :

*Emissário de um rei desconhecido  
Eu cumpro informes instruções de  
além,  
E as bruscas frases que aos meus  
lábios vêm  
Soam-me a um outro e anómalo  
sentido...*

*Inconscientemente me divido  
Entre mim e missão que o meu tem,  
(...)*

(Emissaire d'un roi inconnu  
J'exécute d'informes instructions de  
l'au-delà,  
Et les brusques phrases qui me vien-  
nent aux

[lèvres  
Font résonner en moi un autre sens  
étrange...

Inconsciemment je me divise  
Entre moi et la mission qui m'incom-  
be,...).